

UNE FEMME PARFAITE

ELIE SASSON

UNE FEMME PARFAITE

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-4948-3

© Elie SASSON

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Chapitre 1

Tiens, je vois que Justine m'a écrit sur Meetic :
« Pourquoi avoir aimé mon profil ? »

Cette jeune femme s'attend sans doute à ce que je réponde par une série de compliments sur son physique et son esprit. Mais je dois me démarquer. Je lui livre une réplique toute prête, sciemment pompeuse et déjà servie de nombreuses fois : « Parce que j'espère du miel pour m'ébahir devant sa couleur d'or immaculée, m'étonner de sa transparence, admirer sa fluidité, humer son parfum fleuri, le déposer sur mes lèvres, le sentir tapisser la muqueuse de mes joues, s'étaler sur ma langue, napper mon palais, recouvrir mes dents, puis glisser dans ma gorge, dans mon ventre, enfin couler dans mes veines, imprégner ma peau, mes cheveux, mes ongles. »

Je n'ai plus qu'à espérer que la solennité ridicule de mes propos ampoulés fera sourire Justine, puis qu'elle réagira en faisant preuve d'ironie, de sensualité et d'un certain goût pour l'écriture.

Une heure plus tard, la jeune femme me répond : « Tu es sérieux, là ? »

J'écris aussitôt : « Non, je déconne. Tu es juste mega bonne. C'est mieux, cette fois ? »

Fier de ma rime – n’est pas poète qui veut –, j’attends sa réponse qui ne tarde pas : « Je ne sais pas si c’est mieux. En tout cas, c’est moins mielleux. »

*

Je ne rencontrerai pas Justine. Quelque chose en elle me déplaît. Pourtant elle ne manque pas d’esprit et son sens de la répartie est nettement au-dessus de la moyenne « meetiquienne ». Une moyenne que je situe parfaitement puisqu’en deux ans, j’ai entièrement écumé Meetic. L’expérience que j’en ai tirée m’autorise à comparer Justine aux autres femmes inscrites sur ce site.

À consulter des profils féminins devant mon ordinateur, j’ai passé tellement d’heures qu’en les mettant bout à bout, j’imagine que cela représenterait plusieurs semaines de ma vie. Quant à mon petit laïus sur le miel, je le ressors systématiquement lorsqu’une fille me demande pourquoi j’ai aimé son profil. C’est une sorte de test qui a pour objectif de surprendre et d’éveiller la curiosité. Le test du miel. Et Justine s’en est sortie honorablement. En deux phrases, elle m’a montré qu’elle n’était ni crédule, ni sotte, ni trop sérieuse.

Cependant, j’ai connu mieux. J’aime les mots. Alors, forcément, je suis enclin à me laisser séduire par les femmes qui savent en user. Or, je trouve les réponses de Justine trop brèves. J’aurais préféré qu’elle m’en donnât davantage à lire. La concision de ses réponses m’indique qu’elle lit peu, voire qu’elle parle peu. Je ne dis pas que j’affectionne les femmes bavardes – je les trouve plutôt

épuisantes –, mais j'apprécie celles qui expriment leur pensée avec justesse et étoffe.

J'aurais aimé que Justine relevât la sensualité de ma réponse, au-delà de sa lourdeur, puis qu'à son tour, elle affichât un goût prononcé pour le plaisir. Je ne parle pas de sexe, mais plutôt de sensualité. Celle, par exemple, d'une brise iodée caressant sa peau, d'une vague d'eau salée faisant onduler son corps, du jus d'une fraise explosant en bouche. J'aurais voulu qu'ensuite, elle rît de ma réponse, la trouvât originale, puis qu'elle me reprochât gentiment de n'en avoir pas pensé un mot et qu'enfin elle conclût en m'accusant d'être un *serial lover* ; ce que je ne suis pas. Je me serais défendu, j'aurais argumenté, et nos échanges auraient rapidement gagné en profondeur. Autant de mots que Justine n'a pas écrits. Je pourrais faire preuve de patience avec elle et pousser plus loin nos échanges, mais l'ayant déjà fait en vain avec d'autres filles, je sais que ce serait inutile et que ma première impression est toujours la bonne.

Voilà pourquoi je ne donnerai pas suite. Justine n'est pas parfaite.

*

Beaucoup de femmes me plaisent, mais pas suffisamment pour que j' imagine les aimer durablement. Mon divorce fut si douloureux, avec son lot d'hésitations, de culpabilité, de revirements éreintants et de désespoirs, qu'à présent que je suis redevenu célibataire, je redoute

de me tromper une seconde fois. Si bien que je veux être en couple avec une femme qui soit absolument parfaite.

Non pas que je souhaiterais qu'elle n'ait aucun défaut, mais seulement que je voudrais l'admirer pour les trois caractères essentiels à mes yeux, autrement dit, autant pour ses qualités de cœur, que pour son intelligence ou sa beauté. Et si je devais transiger sur l'un de ces caractères, je voudrais que ce ne soit que sur la beauté.

À l'origine de ma quête, il y a une deuxième raison. J'ai un garçon de treize ans, né de mon mariage. C'est un enfant merveilleux, mais je suis bien obligé d'admettre qu'il n'est pas totalement réussi. Je ne suis pas le genre de père qui s'extasie bêtement devant sa progéniture. Mon fils est un enfant tout à fait normal. Il est simplement moins brillant que ce que j'espérais. Ses résultats scolaires sont un peu décevants. J'aimerais pouvoir dire qu'il est fainéant et qu'il ne donne pas le meilleur de lui-même, mais c'est tout le contraire, puisqu'il est studieux, volontaire et courageux. Malheureusement, tout comme sa mère, il n'est pas un scientifique et il manque parfois de sens logique.

J'ai aimé passionnément Monica, sa maman. Elle est intelligente et fine, mais n'est sans doute pas assez brillante pour que je pusse continuer à l'aimer une fois la passion des débuts émuée.

Que je ne sois pas béat devant le quotient intellectuel de mon fils ne m'empêche pas de ressentir envers lui une affection démesurée. C'est un amour absolu et sans ré-

serve. J'aime mon fils tel qu'il est et je ne l'aimerais pas davantage s'il était génial. Reste que je m'inquiète forcément pour son avenir et que je ne me vois pas m'inquiéter autant pour d'autres enfants à venir.

Voici donc pourquoi je recherche une femme parfaite. D'abord parce que je ne veux plus risquer de divorcer. Ensuite, parce que j'ai l'intention d'avoir d'autres enfants, et je tiens à m'assurer de la qualité génétique de celle qui m'en donnera. Quel bonheur cela doit être de se reproduire et de constater qu'on s'est amélioré à travers ses enfants. Je rêve donc d'une femme qui serait trop bien pour moi. Une mère qui, par ses qualités propres, me donnerait l'opportunité d'engendrer des meilleures versions de moi-même. Ce n'est pas gagné, vue la haute estime que je me porte.

*

La femme parfaite n'a pas de profil type. Elle peut être petite ou grande, mince ou plus enveloppée, brune ou blonde, pourvu que je la trouve harmonieuse et belle. Elle peut être discrète ou exubérante, calme ou agitée, sereine ou anxieuse, présomptueuse ou modeste, pourvu qu'elle soit brillante. Elle peut être froide ou chaleureuse, enjouée ou taciturne, rayonnante ou ténébreuse, pourvu qu'elle soit généreuse et sensible.

J'admets toutefois que certaines caractéristiques physiques sont rédhibitoires. Ce sont essentiellement les lèvres fines, les cheveux plats ou clairsemés, et les fesses plates.

*

Cette quête de la femme parfaite, je l'ai entamée un an avant de me séparer de Monica. Mon objectif n'était pas sexuel. Je souhaitais vérifier si je pouvais être aimé d'une femme qu'un homme tel que moi ne pouvait prétendre séduire. Je cherchais de l'extraordinaire et du rêve. Je voulais établir des contacts avec des femmes qui n'avaient pas la moindre chance de croiser ma route, qui ne fréquentaient pas les mêmes endroits, et avaient une profession sans lien avec la mienne.

Je sortais rarement sans Monica, si bien que faire des rencontres fortuites était quasiment impossible. De toute façon, je pensais avoir passé l'âge d'aborder une femme dans la rue ou dans un bar. Je me disais que pour qu'une telle démarche fût couronnée de succès, il aurait fallu que je tombasse sur une femme libre, que je lui plusse et qu'elle trouvât convenable de se laisser ainsi aborder. Beaucoup d'obstacles qui me paraissaient infranchissables. Sans compter que si je réussissais à les passer malgré tout, il aurait ensuite fallu se retrouver devant un verre ; une étape incontournable bien trop engageante pour deux personnes qui n'auraient échangé que quelques mots sur un trottoir. Draguer une femme croisée par hasard me paraissait donc inenvisageable.

Pour ne pas risquer de me fourvoyer ou de perdre mon temps, il fallait aussi que je pusse opérer une pré-sélection. L'idée était d'avoir la possibilité, avant d'aborder une femme, d'apprendre d'elle les grandes lignes : son

niveau d'étude, sa profession, sa ville de résidence, ses activités favorites et les sports qu'elle pratique. Bref, tout ce que nous sommes très nombreux à regarder avec attention lorsqu'il est question de chercher le grand amour.

Monica était très jolie. Elle l'est toujours, bien entendu. Sa beauté était sans doute la raison principale pour laquelle je l'ai aimée. Si bien qu'en plus de rechercher une femme qui fût parfaite, je voulais me prouver que j'étais capable de succomber à autre chose qu'au charme de la stricte apparence. J'étais assez tenté par l'idée de converser avec des femmes, en ne sachant de leur physique que le strict minimum : la taille, le poids, la couleur des cheveux et celle des yeux. J'aimais l'idée de tomber sous le charme des mots ou d'une voix, et de patienter un peu jusqu'au moment de la rencontre physique, avec la certitude que si mes sentiments étaient suffisamment profonds, je pourrais me satisfaire d'une femme au physique simplement agréable. C'était peut-être faire fi de ma nature superficielle, mais à l'époque j'y croyais.

Par ailleurs, j'étais séduit par la perspective de pouvoir prendre le temps de m'inscrire dans le passé de l'autre avant de jouir de son présent. Autrement dit, de vivre des choses avec elle, avant de coucher avec elle. Je pensais que pour aimer une personne, il ne suffisait pas de la trouver attirante et d'avoir passé un agréable moment au lit avec elle, il fallait aussi avoir des souvenirs en communs : une balade dans les rues de Paris, une soirée au cinéma, un diner au restaurant, une visite de musée, etc. Je

cherchais un moyen de pouvoir prendre le temps d'en savoir le plus possible sur l'autre avant de la déshabiller. Sur cet aspect des choses, sans doute plus que sur le précédent, mon objectif était réaliste.

Enfin, je voulais avoir du choix, beaucoup de choix, pour être certain de trouver la perle rare.

Pour toutes ces raisons, et devant la parfaite adéquation entre mes attentes et ce qu'avait à offrir le web, je décidai de m'inscrire sur un site internet de rencontre. Cerise sur le gâteau, le plus souvent, l'inscription y était gratuite. J'en visitai quelques-uns disponibles à l'époque et je choisis le plus en vogue.

*

Théoriquement, les gens qui s'inscrivent sur ce genre de sites le font avec une réelle intention de rencontre. Je suis beau garçon et intelligent, pour ne pas dire brillant. Il n'y avait donc aucune raison pour que je fusse bredouille. Internet m'apparaissait comme la solution idéale. Je pensais pouvoir aborder de nombreuses femmes habitant ma région. Elles me répondraient ou non, mais les éventuelles blessures d'orgueil électroniques n'entameraient pas ma confiance en moi. Et puis, sur internet, pour peu qu'on sache aligner trois mots et qu'on ne soit pas trop laid, quelques minutes suffisent pour établir un premier contact.

Une fois sur la page d'inscription, je donnai mon sexe, du moins je l'indiquai, puis mon âge, ma ville de résidence, mon adresse électronique, puis je précisai que je

recherchais une femme et non un homme. Un clic plus tard, je me retrouvai au milieu d'une multitude de femmes virtuelles. La première chose que je fis, avant de compléter mon profil en détail, fut de parcourir les fiches des femmes en ligne habitant Paris. Quelques-unes étaient particulièrement photogéniques. Un profil sans photo attira aussi mon attention, celui d'une dénommée Rachel. Elle prétendait être très agréable à regarder, âgée de 35 ans, de confession juive, mesurer 1m65, avoir les yeux bleus et les cheveux châtons, ainsi qu'un niveau d'études Bac+5. J'ajoutai immédiatement tous ces profils dans mes favoris, en me disant que j'y reviendrai plus tard car il valait mieux étayer ma fiche avant de chercher à me vendre.

Je renonçai à publier une photo de moi en raison de l'évidente nécessité d'être discret et je m'attelai à remplir mon profil. Il fallut me décrire, donner ma taille, mon poids, la couleur de mes cheveux et celle de mes yeux. Je m'exécutai estimant qu'il était sain de donner une image de moi la plus fidèle à la réalité, d'autant plus que je n'avais aucune photo.

Entre mon inscription et mon divorce, je n'ai fait la connaissance que d'une seule femme, Rachel, celle au profil sans photo. Je mets ce choix sur le compte de la nostalgie des pochettes surprises de mon enfance. Cette aventure fut à l'origine de ma séparation de Monica, sans que je puisse dire qu'elle en fût la cause.

En revanche, depuis mon divorce, j'ai rencontré un nombre si élevé de femmes que je ne saurais dire précisément combien. Jusqu'à présent, je n'en ai aimé aucune.

*

J'ai bien conscience d'être très difficile, mais c'est plus fort que moi. Parfois, heureusement c'est assez rare, j'ai le sentiment d'être un éternel insatisfait, ce qui n'est pas tout à fait la même chose que d'être très exigeant. Dans le second état, tout est une question de persévérance, tandis que dans le premier, tout est désespéré.

*

Au moment de mon inscription sur Meetic, il fallut que je définisse qui j'étais et qui je recherchais. Décider d'indiquer ou non mon origine ethnique, culturelle ou religieuse fut l'occasion de me demander si j'avais une identité dominante. La question resta sans réponse puisque je ne parvins pas à décider si j'étais juif ou plutôt catholique.

Quant à savoir si la religion des femmes recherchées m'importait, là encore, je m'interrogeai. Je me rendis compte finalement que je me moquais de la religion ou de la couleur de peau d'une femme. Je pensais qu'une juive, une catholique, une athée ou que sais-je encore, aurait très bien pu me convenir. Je ne dis pas que les origines ne comptent pas. Mais, moi-même étant le produit de deux cultures, j'avais acquis la certitude que la mixité n'était pas une difficulté incontournable.

Mon père est d'origine juive algérienne, tandis que ma mère est bretonne et issue d'une famille à la tradition catholique bien ancrée. Ni l'un ni l'autre ne sont pratiquants. Années après années, leurs identités se sont apprivoisées, imprégnées l'une de l'autre, jusqu'à fusionner et former un étrange alliage indéfinissable, à mi-chemin entre le beurre et d'huile d'olive. Je dirais qu'ils sont laïcs. Quant à moi, donc, je suis un entre-deux. Ni vraiment juif ni vraiment catholique.

Pour clore le sujet de l'importance que j'accordais à la religion de la femme parfaite, il me restait à l'époque à trancher l'épineuse question d'une éventuelle union avec une femme musulmane. Je m'interrogeai avec sérieux. Étais-je capable de construire une relation durable avec une femme de confession musulmane ? Il n'y avait là aucun racisme. N'étais-je pas d'ailleurs plus proche culturellement d'une femme maghrébine que d'une juive ashkénaze ? Je refusais d'être sectaire et je détestais l'idée de manquer d'ouverture. Mais en même temps que je me savais, bien entendu, capable de tomber amoureux d'une musulmane, je m'interrogeais sur ce que serait le quotidien d'un couple judéo-musulman sur fond de guerre perpétuelle au Proche-Orient. L'idée de disputes incessantes et de désaccord profond sur cette question n'était pas pour me rassurer. Malgré tout, je décidai de ne rien inscrire dans la case « religion de la personne recherchée ».

Je porte le nom de mon père, un nom qui ne laisse planer aucun doute sur son origine. Cela m'a valu de nom-

breuses méprises. L'esprit communautaire qui règne souvent au sein des élèves dans les écoles, surtout à partir du collège, m'a naturellement conduit à être considéré comme juif par mes camarades. Je ne dis pas que je n'avais aucun ami *goy*, mais j'avais davantage d'amis juifs, auxquels je n'avouais ne pas être des leurs qu'après les avoir présentés à ma mère dont l'origine bretonne se lisait sur le visage. J'avais envisagé un temps de la prétendre ashkénaze, mais la forte odeur de beurre omniprésente chez nous à l'heure des repas, ainsi que le quatre-quarts breton fait maison qui régalaient les papilles de mes camarades lorsqu'ils venaient prendre le goûter chez moi, m'en dissuadèrent. Reste que mon patronyme était juif, même si moi je ne l'étais pas, si bien que mes camarades israélites m'avaient converti malgré moi et me considéraient des leurs. Une fois adolescent, ne pouvant échapper à mon nom de famille qui me réduisait sans cesse à une identité religieuse usurpée, je ressentis assez vite la nécessité d'en faire une fierté, et donc de prétendre être juif. Avec les filles, une fois jeune homme, je fus rattrapé par le réel.

Je connus quelques déconvenues, en particulier avec Valérie. J'étais très amoureux de cette fille qui avait intégré depuis peu mon groupe d'amis. Très vite, je lui proposai un rendez-vous en tête à tête. Son choix d'aller dîner dans un restaurant casher parisien, preuve d'une certaine orthodoxie religieuse, augurait que l'affaire était mal engagée. Dans un souci de transparence, vers la fin

du dîner, avant de me montrer entreprenant, je lui fis l'aveu de mes origines mixtes. Comme elle ne montrait pas le moindre intérêt pour les relations légères et qu'elle ne s'imaginait pas se marier ailleurs que dans une synagogue, elle m'éconduisit gentiment. À l'époque, je l'ai mal vécu. Je peux même dire que je fus révolté par ce que je considérais être un sectarisme d'un temps révolu.

J'ai revu Valérie récemment, à l'occasion d'un dîner de barmitsva. Avec huit autres convives, nous étions assis à la même table ronde, exactement à l'opposé l'un de l'autre. Elle est mariée et mère de trois enfants adolescents. Et s'il y a bien une raison pour laquelle je suis gré à Dieu, celui des entre-deux, c'est d'avoir conduit Valérie à rejeter mes avances. Car, malgré l'imposante décoration florale en centre de table qui m'empêchait de voir le visage de Valérie dans sa globalité, j'eus la satisfaction de constater que les vingt années qui s'étaient écoulées depuis notre dîner en tête-à-tête, l'avaient fripée, engraisée, ternie, voutée, dégarnie et peut-être même édentée du côté gauche si j'en crois sa propension à ne mastiquer qu'à droite durant tout le repas. Mon bonheur amusé fut à son comble lorsque je pus l'observer, entre les tiges de fleurs, tenter de déloger avec l'ongle de son index un probable bout de viande coincé entre deux molaires ; droites, évidemment. À sa décharge, le veau servi en deuxième plat était bien trop filandreux. Je ne me souviens pas qu'un morceau de viande aussi immangeable m'ait déjà procuré une telle joie.

Pour en revenir à Justine, ma décision est sans appel : je ne donnerai pas suite. Pourquoi le ferais-je, puisque je sais que cette fille n'aime pas les mots ? Au cours des sept derniers jours, j'ai entamé plus d'une dizaine d'autres conversations. Je préfère continuer ma quête de perfection.

Sans compter que je crois bien avoir déniché la femme qui correspond en tous points à mes attentes. Elle s'appelle Laure. Jusqu'à présent, elle n'a répondu à aucun de mes messages. Mais elle les lit avec empressement. Je compte bien tout miser sur elle, et je sais que ma persévérance sera récompensée tôt ou tard. Je suis un stratège de l'amour. J'étudie les femmes, je les analyse, je les décrypte et je les séduis. Mais jamais sans prendre en compte leurs attentes. J'ai un plan pour séduire Laure et je ne lâcherai rien, parce que je pressens qu'elle est parfaite.

En effet, c'est le seul profil auquel j'ai accordé trente-quatre points. Après ma séparation de Monica, j'ai créé un tableur Excell dans lequel je répertorie tous les profils qui attirent mon attention. Ensuite, je leur accorde des points en fonction de plusieurs critères. Si une femme est très agréable à regarder, c'est quatre points. Si elle est juste agréable à regarder, trois points ; dans la moyenne, deux points. Si elle a un niveau Doctorat, je lui ajoute quatre points ; Bac+4, trois points ; Bac+3, deux points. Si elle a rédigé une description d'elle-même de plus dix lignes, je lui ajoute deux points. Si la description ne

contient aucune faute d'orthographe, trois points supplémentaires. Si son style d'écriture est plaisant, encore deux points de plus. Si elle pratique un sport tous les jours, quatre points ; une ou deux fois par semaine, trois points ; moins d'une fois par semaine, un point ; jamais, zéro point. Si elle a indiqué la lecture dans ses hobbies, quatre points ; les musées, trois points ; le théâtre, deux points ; internet, je retire deux points ; Instagram, j'en retire trois. Si elle n'a pas d'enfant, j'ajoute cinq points supplémentaires. Supporter les enfants des autres, très peu pour moi.

Enfin, si le profil m'inspire globalement et que j'ai l'intuition qu'il s'agit d'une femme d'exception, je la gratifie d'un point supplémentaire. Laure est la seule à avoir totalisé le maximum de points possibles, à savoir trente-quatre points.

Aujourd'hui, comme il y a deux ans, je n'ai pas changé d'avis. Si bien qu'en dehors de l'origine ethnique, culturelle ou religieuse, il y a beaucoup d'autres critères, notamment physiques, qui m'indiffèrent. Cela va de la couleur des yeux, à celle des cheveux, en passant par la taille, le poids, le tour de poitrine ou la forme du nez. Dans les limites du raisonnable, évidemment. Je ne me vois pas épouser une squelettique aux cheveux bleus ou une obèse aux yeux rouges et à l'appendice de Cyrano. Ce qui compte c'est l'harmonie du visage et de la silhouette. Qu'elle soit petite ou grande, mince ou plus en chair, une femme peut me troubler.

Bien sûr, les idiots, les incultes, les niaises, les pauvres d'esprit, aussi belles soient-elles, me laisseront de marbre. Je veux être en admiration, ou rien.

Depuis mon divorce, je n'ai rencontré que des femmes ayant obtenu un score d'au moins vingt-sept points. J'ai couché avec quatre d'entre elles. Rachel ne compte pas, puisqu'au moment de la rencontrer, je n'avais pas encore créé mon tableau Excel, et que notre aventure a débuté alors que j'étais marié et qu'elle s'est achevée avant mon divorce.

J'ai un principe : ne rencontrer que des femmes ayant une envie de construction et éviter de coucher avec elles si je n'entrevois pas l'éventualité que je puisse les aimer véritablement. En moyenne, j'imagine être probablement sorti avec deux femmes par semaine. Soit près d'une centaine. Une fois sur deux, ces femmes ne me plaisaient pas vraiment. Je restais poli et amical, mais pas davantage. Le reste du temps, sauf à trois reprises, je ressentais une attirance purement sexuelle. Pensant que mes interlocutrices se seraient senties flattées, j'exprimais mon désir sans détour une fois la glace brisée, tout en précisant que je ne pensais pas être en mesure de tomber amoureux et qu'il valait mieux en rester là, considérant que du sexe pour du sexe n'avait pas de réel intérêt. Le plus souvent j'étais remercié pour ma franchise et mon honnêteté, et nous nous quittons bons amis, bien décidés à nous oublier l'un l'autre définitivement. Cependant, parfois, j'étais recontacté quelques jours plus tard et le motif était

chaque fois le même : s'offrir à moi. En substance, le discours était le suivant : « j'ai bien compris que tu ne pensais pas être capable de m'aimer, mais j'ai compris aussi que tu étais attiré par moi. Je me dis que ce serait trop bête de ne pas aller au bout de cette attirance, et que, bien malin celui qui serait capable de savoir à l'avance ce qui pourrait ressortir d'une relation naissante ». Je répondais chaque fois que je devais sans doute être bien malin. Et j'obtenais systématiquement la même réponse : « Ce n'est pas grave. Je prends le risque. On peut se voir chez toi un soir de cette semaine ? »

Je refusais toujours, persuadé que cela n'aurait aucun sens et ne ferait que retarder ma quête.

Sur près d'une centaine de rencontres, je n'ai eu que trois fois le sentiment de pouvoir construire une relation durable. J'ai couché avec les trois femmes concernées. J'ajouterai une quatrième relation intime, avec Sophie. Elle fut l'exception parmi les exceptions, puisqu'avec elle, une fois n'est pas coutume, ma motivation fut strictement sexuelle.

D'abord il y eut Noémie. Elle était un peu jeune puisque nous avons quinze ans d'écart. Belle, intelligente, vive et pétillante. Juste ce qu'il faut de folie pour me charmer sans me faire fuir. Je n'ai pas hésité une seconde à coucher avec elle lors de notre troisième rendez-vous. Je me sentis à ma place, au bon endroit et avec la bonne personne. Ce fut d'ailleurs une nuit d'amour mémorable. Au petit matin, nous sommes allés prendre un

petit déjeuner dans un café non loin de chez moi. Nous étions affamés. Entre deux tartines de pains beurrés, elle prit un ton solennel pour m'avertir qu'elle avait une chose importante à me dire. J'avalai ma bouchée à la hâte et je priai Noémie de parler sans attendre. Elle m'annonça sans précaution oratoire que les médecins lui avaient diagnostiqué six mois plus tôt une sclérose en plaques débutante. Je l'ai regardée dans les yeux, pour voir s'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie de très mauvais goût. Mais non, elle semblait dire vrai. Tout ce que j'avais projeté s'effondrait en une fraction de seconde. Je me vis remarié avec une femme atteinte d'un mal incurable, dont l'état se dégraderait d'années en années, jusqu'à nécessiter des béquilles, puis un fauteuil roulant. Je lui répondis que j'étais désolé pour elle et qu'il fallait croire aux progrès rapides de la médecine dans ce domaine, comme dans d'autres. J'ajoutai aussi que cette nouvelle donnée nécessitait que je réfléchisse, même si, au fond de moi, ma décision était prise : je ne la reverrais plus.

Quelques semaines plus tard, je rencontrai Clothilde. Une avocate en droit pénal inscrite au Barreau de Paris. Ce fut un véritable coup de cœur réciproque. Là encore, je m'imaginai aisément pouvoir l'aimer à l'issue de notre premier rendez-vous, qui se termina d'ailleurs par un long baiser passionné. Trois jours plus tard, son emploi du temps étant très chargé, elle me proposa de la retrouver au Palais de Justice de Paris pour un café. J'acceptai avec enthousiasme. Elle m'accueillit en robe d'avocat

dans la cour du Palais. Elle me demanda de la suivre dans les étages. Elle était pressée et marchait d'un pas rapide. Nous nous arrê tâmes devant un distributeur de boissons chaude au milieu d'un couloir. Elle avala son café brûlant en deux gorgées et me demanda de la suivre à nouveau sans même que j'eus pu commencer de boire le mien. Je jetai mon café bouillant en l'ayant à peine goûté et je suivis Clothilde en me demandant si sa muqueuse buccale était ignifugée. Nous arrivâmes dans un escalier de service plutôt défraîchi. Elle m'expliqua que personne n'utilisait cet escalier et me dit avoir très envie de moi. Je ne me fis pas prier. Nous avons fait l'amour debout. L'extase ne tarda pas, pour l'un comme pour l'autre. Alors que je reboutonnais la braguette de mon pantalon et qu'elle réajustait sa robe d'avocat, la sonnerie de son portable retentit. Passablement énervée, elle décrocha et dit :

- Vous êtes là, j'espère... OK. Je vous arrête tout de suite. Vous avez jusqu'à 16h00 pour m'apporter deux mille euros en cash, sinon vous pouvez dire à votre pote que je ne plaiderai pas. C'est Fleury-Merogis direct. Je n'aime pas qu'on me prenne pour une conne. C'est clair ? ... Voilà. J'aime mieux ça. À tout à l'heure. 16h00 ! Pas une minute de plus.

Mon sang ne fit qu'un tour. J'imaginai comment elle me parlerait un jour si j'avais le malheur d'avoir ronflé une nuit ou si je refusais d'aller déjeuner chez ses parents à cause d'un mal de tête. Juste après avoir raccroché son

téléphone, Clothilde sortit de son sac un mouchoir en papier puis souleva d'un seul tenant sa robe d'avocat et sa jupe. Elle s'essuya l'entrejambe en glissant sa main dans sa culotte. Je la regardais faire. Son visage était crispé et elle avait arrondi son dos à la limite du possible en propulsant son bassin en avant pour faciliter sa toilette. Elle m'apparut telle une sorcière, la bouche grimaçante d'un authentique dégoût et le dos voûté à l'excès. Elle m'interrompit dans mes pensées :

- Putain, mais tu as joui à l'intérieur !
- Euh... oui.
- Tu es gonflé ! Et comment je me douche, moi ? Je vais plaider tout l'après-midi avec ton sperme dégoulinant dans ma culotte. C'est dingue. Vous, les mecs, vous ne pensez jamais aux conséquences de vos actes... Bref, il faut que je file. Excuse-moi, je suis un peu sur les nerfs en ce moment. C'était super. J'en avais très envie. Tu m'appelles ?
- Oui, bien sûr. Évidemment.

Je suis sûrement vieux jeu, voire réactionnaire, mais j'aime bien l'idée de pouvoir associer féminité et douceur, voire fragilité. Je me satisfais pleinement à l'idée de m'inscrire en protecteur. En quittant le Palais de Justice, j'avais le sentiment de m'être envoyé en l'air avec un camionneur ou un dangereux chef mafieux. Je l'ai même imaginée me faire une clé de bras et me plaquer contre un mur si je devais un jour la contrarier. Pourtant cette femme avait tout pour elle. Ne devient pas avocat qui

veut. Ce sont des études exigeantes qui nécessitent beaucoup de travail et de persévérance. Il faut aussi aimer les mots, savoir bien les choisir, les associer et les utiliser. Il faut enfin de la logique, donc de l'intelligence, pour construire des argumentaires pertinents. Clothilde avait du charisme et de la prestance. Sa robe d'avocat m'impressionnait probablement. Il est vrai qu'à notre premier rendez-vous, je l'avais trouvée très attirante, mais lorsque je la vis descendre les grandes marches du Palais pour venir à ma rencontre, je fus enthousiasmé encore davantage par l'élégance de sa démarche, la finesse de sa silhouette élancée et sa longue chevelure naturellement blonde. Le noir sied merveilleusement aux blondes. Jusqu'à ce qu'elle décrochât son téléphone et que je l'entendisse remettre à sa place son interlocuteur qui n'était sûrement pas un enfant de chœur, j'avais misé beaucoup sur elle. Nos échanges écrits avaient été fluides et nombreux. Elle usait du second degré et de l'ironie avec beaucoup d'esprit et de finesse. Notre unique conversation téléphonique avait été longue et sans aucun silence gênant. Enfin, notre premier rendez-vous avait été prometteur.

Peut-être, après tout, aurais-je dû la revoir une troisième fois pour la connaître mieux ? Je ne sais pas. Mais sur le moment, j'étais certain qu'elle n'était pas la femme parfaite.

Je n'ai jamais rappelé Clothilde. Je me suis contenté d'un message dans lequel je lui écrivis douter que nos

deux personnalités pussent être compatibles. Elle m'incendia avec une véhémence et en des termes qui me firent m'interroger sur l'opportunité de m'offrir les services d'un garde du corps.

Dans son texto d'adieu, elle me fit vraiment peur. J'imaginai qu'elle fut capable de m'envoyer un de ses clients malfrats pour me planter un couteau dans le dos. Je déteste me faire des ennemis. Certes, j'ai appris à me défendre depuis tout petit. Mais contre un couteau, la meilleure réaction reste la fuite.

Je pratique assidûment les arts martiaux depuis l'âge de sept ans. D'abord le karaté, jusqu'à l'adolescence. J'ai enchaîné ensuite avec la boxe américaine. Et depuis une douzaine d'années, je pratique le kung-fu Wing Tsun. Pour autant, je ne suis pas très courageux. Je suis plutôt lâche. Je préfère éviter les conflits. Adolescent, je me faisais racketter par une bande de voyous de mon âge durant quelques mois, pendant ma dernière année de collège. Je préférerais accepter mon sort et leur donner tout ou partie de mon argent de poche plutôt que de me rebeller. Je voyais même la chose comme une sorte de taxe, un apprentissage de la vie d'adulte confronté à la fiscalité. Je suis un non violent et je n' imagine pas donner le premier coup. Ce racket cessa vers la fin de l'année scolaire. Un jour que j'étais totalement désargenté, un de ces petits voyous n'obtenant pas son dû me gifla au visage. Ma réaction me surprit moi-même. Dans un mouvement quasiment réflexe, je lui décochai un coup de pied descendant

sur le sommet du crâne qui l'assomma instantanément. Il fallut appeler les pompiers pour le prendre en charge. Ses acolytes restèrent tétanisés et pas un n'osa porter le moindre coup sur moi.

Après Clothilde, je rencontrai Sophie, la seule femme avec laquelle mon intention fut purement sexuelle. Cette rencontre, curieusement, je la dois à Noémie. Un soir, tandis que je n'avais aucune nouvelle d'elle depuis la tartine de pain beurré, je reçu un message de sa part. Elle y écrivait qu'elle n'avait pas de sclérose en plaques, que c'était un test et que j'étais un lâche et un pauvre type. A-t-on idée de tester les gens de cette façon ? Il faut être exceptionnellement altruiste – je suis loin du compte – pour s'engager dans une relation amoureuse avec une personne presque inconnue qui confesse souffrir d'un mal de cette importance. Apprendre une telle nouvelle lorsqu'on aime déjà, c'est une chose, mais en être informé au début d'une relation a de quoi refroidir toutes les ardeurs. Toujours est-il que la nuit qui a suivi, passablement énervé par ce message de Noémie, je me réveillai vers 04h00 du matin. Je me connectai sur Meetic avec une envie pressante de faire l'amour.

Je tombais sur le profil de Sophie, une jolie brune de quarante ans se prétendant psychiatre et habitant à Paris, dans le 11^{ème} arrondissement. Elle était connectée. Je la saluai. Elle me répondit assez rapidement. Nous échangeâmes quelques messages sur le tchat. Elle avait de la répartie, écrivait sans la moindre faute d'orthographe. Au

bout de quelques minutes, elle me proposa de l'appeler sur son téléphone fixe. Je fus surpris par cette confiance aussi rapidement accordée mais j'acceptai sa proposition. Sa voix était douce et sensuelle. Son expression était fluide. Je lui expliquai la raison de mon insomnie. Elle se montra compréhensive et ne me jugea pas. Elle alla même jusqu'à considérer que Noémie devait se faire aider et que cette façon de tester les hommes, si toutefois il s'agissait bien de cela, relevait d'un esprit en souffrance. Elle me demanda ensuite si mon envie de faire l'amour était passée. Je lui répondis que non. Elle me donna son adresse, son étage, son code d'entrée et son nom de famille pour l'interphone. Il devait être environ 05h00 du matin lorsque je montai dans ma voiture pour me rendre chez elle. En vingt minutes je fus rendu devant son immeuble. Le digicode était correct. Je sonnai ensuite à son interphone. Pas de réponse. Je sonnai une seconde fois. On actionna l'ouverture de la porte sans un mot. Je montai jusqu'au quatrième étage. Une fois sur le palier, la porte d'entrée d'un appartement était grande ouverte. Légèrement en retrait, plongée dans l'obscurité, Sophie se tenait debout sur le pas de la porte. Elle était vêtue d'une nuisette noire en satin et dentelle qui lui arrivait en haut des cuisses. Je distinguai qu'elle me souriait, malgré la pénombre. Honnêtement, je n'étais pas vraiment serein et je restais sur mes gardes. En m'approchant d'elle, je réalisai qu'elle était sans doute plus jolie que sur ses photos. Elle me fit entrer en me priant de ne pas faire de bruit

pour ne pas éveiller la curiosité des voisins. Elle referma doucement la porte derrière moi et m'invita à m'asseoir au salon à peine illuminé par le clair de lune. Je pris place sur un canapé. Elle resta debout en face de moi et proposa de nous chercher à boire. Je choisis un jus de fruit. Elle marcha vers la cuisine en me priant de l'attendre.

Lorsqu'elle revint dans le salon, elle me tendit une bouteille de jus d'abricot avant de s'asseoir sur un fauteuil en face de moi. Elle ne s'était rien pris à boire. En revanche, elle tenait dans sa main un pot de Boursin ail et fines herbes. Elle en retira le couvercle en carton puis trempa son index dans le pot pour enfin l'amener à sa bouche, chargé d'une quantité substantielle de fromage. Le contraste entre ce geste dégoutant et la pose lascive de Sophie assise sans aucune pudeur en face de moi était saisissant. Je commençai à regretter d'être venu. Je rompis le silence :

- Tu manges souvent du Boursin à 5h00 du matin ?
- Tu viens souvent chez une inconnue pour la baiser au milieu de la nuit ?
- Je crois que je ferais mieux de partir.

Je me levai et marchai vers la sortie. Elle m'emboîta le pas. Alors que j'étais sur le point de sortir, elle saisit ma main et la glissa entre ses cuisses. En moins d'une minute, nous étions allongés sur la moquette du hall d'entrée et je la pénétrai.

Quelques secondes plus tard, je sentis une main se poser sur mon épaule. Je fis un bon sur le côté tout en me

retournant brusquement. Un homme gifla Sophie. Pas une forte gifle, mais un geste d'acteur, comme s'il avait voulu ne surtout pas la blesser. C'était allé très vite, mais j'avais ressenti que sa gifle n'avait pas été animée d'une réelle colère.

Je me suis levé le plus vite que j'ai pu. L'homme recula de deux ou trois pas. Il se tenait en face de moi. Il portait un Marcel blanc et un pantalon de sport. Il était assez ventru et pas vraiment effrayant malgré sa posture artificielle, les jambes écartées, qui lui donnait l'air de vouloir en découdre. Il me dit sur un ton ferme et en haussant le ton :

— Ça t'excite de baiser les femmes des autres ?

Je me sentais vulnérable. D'abord parce que j'ignorais totalement de quoi cet homme était capable ou s'il dissimulait une arme, mais aussi parce que mon pantalon et mon caleçon ramassés sur mes chevilles m'empêchaient de me servir de mes jambes, que ce soit pour me défendre ou tout simplement pour détalier. Je m'empressai donc de me rhabiller tout en ne quittant pas cet homme des yeux. Lui resta immobile. Il insulta Sophie :

— Tu es vraiment une pute !

Ces mots résonnèrent en moi de façon inattendue. Ils n'étaient pas pensés. Ils sonnaient faux. Je n'eus plus aucun doute et je compris soudain que j'étais l'acteur malgré moi de la réalisation d'un fantasme sexuel. Ma fréquence cardiaque redescendant, tous mes sens se mirent en éveil. Y compris l'odorat. Je réalisais que j'avais des

traces de Boursin sur les lèvres parce que Sophie m'avait embrassé. J'eus envie de vomir. Je m'adressai avec calme et détermination à l'homme qui se tenait en face de moi :

- Vous êtes vraiment complètement frappés. Je vais quitter cet appartement. Soit tu restes immobile et tout se passera bien, soit tu cherches la bagarre et crois-moi que c'est une très mauvaise idée.

Je suis sorti à reculons en ne les quittant pas des yeux. Une fois dans mon véhicule et le temps de parvenir jusque chez moi, mon cerveau bouillonnait. Je cherchai à écarter l'éventualité que ce couple ne fût pas complice d'un jeu sordide à mes dépends. Me repassant la scène du début à la fin, des détails qui m'avaient échappé sur le moment me vinrent à l'esprit. J'avais sonné deux fois à l'interphone. Si Sophie avait eu une envie irrépressible de s'envoyer en l'air tandis que son mari dormait profondément à quelques mètres de nous, elle m'aurait demandé de ne pas utiliser l'interphone, de l'avertir une fois devant chez elle afin qu'elle pût descendre m'ouvrir. Je me souvins aussi qu'une fois dans son appartement, j'avais noté que la porte qui menait vers la partie nuit était fermée. C'était donc qu'il y avait quelque chose, je devrais dire quelqu'un, à cacher derrière cette porte. Ensuite, pourquoi cet homme n'avait pas simplement opté pour allumer le salon, puis aurait poussé un cri d'effroi en découvrant sa femme en plein coït avec moi ? Pourquoi avait-il décidé de poser calmement sa main sur mon

épaule ? Quel plaisir avait-il éprouvé dans ce contact direct avec moi ? Enfin, pourquoi ne m'avait-il pas simplement frappé ou ceinturé violemment pour m'écarter de sa femme ? Tout sonnait faux du début à la fin. Le jeu pervers entre Sophie et son mari ne faisait plus aucun doute et je me sentis stupide d'avoir été ainsi utilisé.

Le lendemain, Sophie m'écrivit pour s'excuser et me demanda de l'appeler afin qu'elle pût m'expliquer son geste. Elle ajouta que ce n'était pas ce que je croyais, que je ne devais pas analyser cet événement sans lui laisser la possibilité de m'en dire davantage. Elle écrivit un dernier message assez court pour m'expliquer qu'elle était sous l'emprise d'un homme fantasque dont elle n'était plus amoureuse. Je l'ai bloquée sur Meetic et je n'ai plus jamais eu de nouvelle de sa part.

Ce que je garde aujourd'hui de cette mésaventure, en plus du malaise que je ressens chaque fois que je déambule devant le rayon fromage d'un supermarché, c'est le souvenir olfactif du Boursin ail et fines herbes. Pas uniquement, mais essentiellement. Je m'interroge encore sur le but recherché par Sophie en se délectant d'un tel fromage à l'aube, à moitié nue devant un inconnu. Ce couple avait peut-être l'habitude d'utiliser le Boursin comme accessoire érotique, quand d'autres optent logiquement pour de la crème Chantilly ou du Nutella. Reste que d'un côté, sans la moindre pudeur, assise en tailleur en face de moi, elle m'offrait à voir ses seins généreux trop à l'étroit sous la dentelle de sa nuisette et son entre-

jambe qui semblait implorer mon attention de toute urgence, et d'un autre côté, elle me déstabilisait par une animalité écœurante qui s'affranchissait de tous les codes de la bienséance.

Cette mise en scène était parfaitement réfléchie. Il ne s'agissait pas de me séduire, mais juste de m'exciter d'une façon brute et d'éveiller en moi des instincts primitifs. Sans doute aussi avait-elle voulu être sale et malodorante pour être indigne de toute forme de respect. Il ne fallait surtout pas que je pusse m'imaginer lui faire l'amour, mais uniquement que je voulusse la posséder sans le moindre affect. L'être humain n'a pas fini de me surprendre et de me décevoir. Sophie ne pouvait pas être la femme parfaite.

Enfin, je rencontrai Charlotte, une assistante de direction dans un grand groupe d'assurance. Elle était raisonnablement fantasque, jolie et intelligente. Et surtout, elle était très provocante, sans une once de vulgarité. Le jour de notre seule et unique rencontre, elle portait un ensemble tailleur bleu marine très cintré à la taille qui ne me laissait aucun doute sur l'harmonie de ses courbes. Sa jupe descendait sagement jusqu'au-dessus des genoux et me confirmait dans l'idée qu'elle avait de jolies jambes. Après un ou deux verres, elle commença à montrer des signes d'excitation sexuelle. Ses joues rougissaient tandis qu'elle se mordillait régulièrement la lèvre inférieure en fixant ma bouche du regard. Ce n'était pas pour me déplaire puisque j'étais moi-même totalement sous son

charme. Elle approcha son visage du mien, puis colla sa bouche contre mon oreille et murmura :

— Où es-tu garé ? Je n'en peux plus...

Cinq minutes plus tard, nous étions allongés sur la banquette arrière de ma voiture que j'avais stationnée dans le parking souterrain de la gare Saint-Lazare. Je ne m'étais pas trompé. Son corps était troublant. Elle avait de petits seins absolument parfaits et une cambrure idéale. Très vite, je me retrouvai en elle. Du moins partiellement.

À environ quatre ou cinq centimètres au fond de son vagin, je sentis une paroi rigide qui m'empêchait totalement de m'introduire davantage. Devant mon étonnement, elle me dit de ne pas m'inquiéter et de continuer. Continuer quoi ? Elle voulait dire qu'il fallait que je me contentasse de son vagin en l'état. Reste que quatre cm, même pour un homme tel que moi qui ne se pense pas exceptionnellement doté, c'est un peu court. Je me retirai d'elle et lui demandai des explications. Elle me raconta avoir subi une hystérectomie totale à la suite d'un cancer de l'utérus. Elle ajouta qu'une partie de son vagin avait dû être retirée ; saloperie de crabe trop vorace.

De retour chez moi, bien que Charlotte fût presque une inconnue, je n'avais aucune envie de dormir. J'avais reçu trop d'ondes négatives. J'imaginai ce qu'elle avait enduré. D'abord apprendre la terrible nouvelle, puis vider une bouteille de Sancerre ou de Chablis, enfin informer ses proches. Peut-être ensuite s'était-elle offert une se-

maine de vacances loin de tout, comme pour mourir un peu. Et puis, je pensai au choix de Charlotte de nier la réalité, d'agir avec moi comme s'il était envisageable que je ne remarquasse pas son infirmité. À moins qu'elle se fût dit que je verrais en elle bien d'autres raisons de l'aimer, que son vagin. Je dois bien reconnaître qu'il y en avait de nombreuses. Finalement, je passai en revue les différentes options entre lesquelles Charlotte avait dû faire un choix. Elle aurait pu m'annoncer, à peine attablée, avoir un demi-vagin. Ou bien, elle aurait pu simplement me laisser un temps dans l'ignorance, mais être moins solaire et moins sensuelle, voire emprunter un ton grave comme pour me préparer à appréhender son annonce dramatique. Je pris conscience qu'au même titre qu'elle n'avait pas choisi d'avoir un cancer de l'utérus, elle n'avait pas non plus choisi d'être radieuse et pétillante. Elle était simplement restée elle-même, fidèle à sa gaité naturelle. Je réalisai qu'elle avait eu raison.

Je me sentis minable et superficiel. Mais tant pis. Malgré sa fraîcheur, son enthousiasme et sa vivacité d'esprit, Charlotte ne pouvait pas être la femme parfaite. Honnêtement, cela s'est joué à pas grand-chose. Je décidai donc de ne plus la revoir, lui en voulant presque d'avoir vécu un tel drame, ou plutôt de l'avoir partagé avec moi et de m'avoir ainsi contraint à affronter ma médiocrité.

*

Adolescent et jeune adulte, lorsque on me demandait l'aumône au coin d'une rue, je faisais preuve de généro-

sité le plus souvent, estimant qu'une telle misère méritait sans doute une petite pièce. Puis, lorsque j'ai compris que ce serait sans fin et que je ne pouvais pas être charitable avec tout le monde, j'ai changé d'attitude. Je me montrais généreux de moins en moins souvent, jusqu'à finir par ne même plus offrir un regard. Étrangement, je ressentais de l'agacement chaque fois qu'un clochard m'abordait. Pendant longtemps, j'ai cru que cette exaspération traduisait tout bonnement ma lassitude d'être sans cesse sollicité. Puis, j'ai fini par comprendre que ce sentiment était lié au fait que chaque fois que je refusais d'être généreux, je me détestais davantage.

*

Cette colère d'en vouloir à une personne qui vous oblige à vous regarder dans un miroir et à prendre conscience que vous êtes laid à l'intérieur, je l'ai ressentie avec Charlotte. Un court instant, je me suis menti à moi-même en imaginant que ma décision de ne plus revoir cette femme était liée à sa stérilité. Mais, au fond, je m'en fichais. J'étais bien davantage préoccupé par le vagin trop court de Charlotte, que par l'absence de son utérus.

*